

JÉRÉMIE MCEWEN, *Avant je criais fort*, Montréal, XYZ éditeur,
2018, 172 pages

François Rioux

Volume 12, numéro 3, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88388ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, F. (2018). Compte rendu de [JÉRÉMIE MCEWEN, *Avant je criais fort*, Montréal, XYZ éditeur, 2018, 172 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(3), 14-14.

Panser le Canada

suite de la page 13

On glisse alors insensiblement du biculturalisme au multiculturalisme sous l'argumentation du commissaire d'origine ukrainienne Rudnycky et des mémoires ou présentations de la totalité des 225 associations ukrainiennes existantes (p. 301) et de celle du commissaire Scott. Le juriste de McGill utilise un sophisme pour refuser tout statut politique particulier au Québec: l'objet de la commission n'est pas le Québec, mais le Canada français. On comprend mieux que les États généraux du Canada français aient alors fait éclater ce Canada français, cet argument des minorités françaises hors Québec qui servait désormais trop crûment d'argument contre le projet des souverainistes.

Laurendeau meurt à la tâche le 1^{er} juin 1968. À la conférence fédérale-provinciale sur la Constitution en février, le ministre de la Justice Pierre Elliott Trudeau avait pris de front Daniel Johnson sur la question de la place du Québec dans la Confédération et le 24 juin, c'est le même homme, dorénavant remplaçant de Pearson, qui se fait chahuter à Montréal à la célébration de la fête de la Saint-Jean-Baptiste et qui devient premier ministre du Canada le

lendemain. Émule de Scott, Trudeau fait alors du multiculturalisme un point essentiel de sa politique d'unité canadienne et devient selon VLG «l'assassin des espoirs» (p. 359) de la commission BB. Pour Trudeau, tenant des droits et libertés individuels, le «Canada français» est une minorité comme les autres. Foin du «bi», place au «multi».

On avait ouvert une fenêtre culturelle – le bilinguisme – mais fermé la porte politique – le biculturalisme. Et songeant à cette séquence politique des deux peuples fondateurs, du statut particulier, de la société distincte, de la souveraineté, on se met à rêver à l'analyse que ferait VLG du rapatriement unilatéral de la Constitution canadienne de 1982 et du vide constitutionnel sur lequel vit le Québec

depuis. La physique n'est pas la politique: l'horreur du vide n'y a pas la même réalité.

À côté de quels «kairos» les Québécois et les Canadiens passent-ils sans cesse? Y a-t-il seulement encore un ou des «kairos»? ❖

Scott utilise un sophisme pour refuser tout statut politique particulier au Québec: l'objet de la commission n'est pas le Québec, mais le Canada français. On comprend mieux que les États généraux du Canada français aient alors fait éclater ce Canada français, cet argument des minorités françaises hors Québec qui servait désormais trop crûment d'argument contre le projet des souverainistes.

JÉRÉMIE MCEWEN

AVANT JE CRIAIS FORT

Montréal, XYZ éditeur, 2018, 172 pages

Parce que nos départements respectifs ne se trouvent pas dans les mêmes recoins du dédale qu'est notre cégep, je ne croise à peu près jamais Jérémie McEwen, je le connais surtout par ses chroniques à la radio publique. Il enseigne la philosophie et moi la littérature, deux disciplines dont la pertinence au collégial est de temps à autre remise en question, parce qu'«il faut préparer les jeunes au marché du travail» et qu'apprendre à penser par soi-même nuirait à cela, apparemment.

Dans *Les trois sœurs* de Tchekhov (pièce citée dans le livre), le lieutenant-colonel Verchinine aime à philosopher, ce qui dans son cas consiste à se dire que la vie sera meilleure dans deux ou trois cents ans et que pour l'heure il faut travailler. Le philosophe McEwen se propose un autre projet: réfléchir à la vie d'aujourd'hui, réfléchir au lieu de crier fort comme on le fait à droite et à gauche, et surtout ne pas enfoncer de l'opinion dans la gorge des lecteurs comme on le fait à gauche et à droite, plutôt leur offrir matière à réflexion.

Le collègue est pédagogue, réussit très bien à synthétiser la pensée de nombreux philosophes, à expliquer des débats intellectuels, le tout dans des chapitres concis. Un peu trop concis parfois, on reste sur sa faim, et avec certains chapitres on dirait que l'auteur ne savait pas comment les conclure, ou qu'il refusait de le faire, alors ça se termine en queue de poisson, ou de manière confuse. Une brique de l'épaisseur d'*Être et temps* ferait fuir les profanes, on a sans doute voulu garder un format plus modeste, je comprends bien ces considérations commerciales, mais peut-être qu'un peu moins de chapitres aurait permis de donner plus de substance à chacun, quitte à faire un tome deux. Tant qu'à s'attarder à la forme, je comprends plus ou moins l'intérêt de diviser le livre en quatre parties, est-ce faire des sections pour faire des sections? Avec leurs titres sibyllins, dans l'ordre «Je», «Tu», «Nous» et «Il» (et «Elle» brille par son absence), on voit mal comment déplacer des chapitres d'une section à l'autre changerait quoi que ce soit.

N'empêche, c'est un plaisir de lire cette prose intelligente qui embrasse entre autres sujets l'amitié, l'humour, le pardon, la voix, le temps, Banksy, P. K. Subban, le hip-hop – et n'allez pas imaginer que c'est pour racoler: McEwen fait lui-même du rap; par ailleurs les chapitres qui en parlent figurent parmi les plus intéressants. Il va aussi aborder des sujets plus délicats comme le conflit israélo-palestinien, les «accommodements raisonnables» ou la question du voile islamique,



mais de biais, de façon prudente (d'aucuns diront: «frileuse»), en chuchotant presque pendant qu'ailleurs on n'en finit plus de s'égosiller.

Il y a des passages plus personnels, par exemple celui sur l'enregistrement de la voix du père de l'auteur, qu'il écoute de temps à autre pour retrouver le disparu et le perdre de nouveau. Le sujet ne s'exclut pas de son discours, le discours n'est pas désincarné. Et c'est en fait une approche très humble, McEwen ne cache pas son admiration pour Serge Bouchard, par exemple, et même s'il est un professeur savant, cultivé, il apprend des autres, qu'ils soient un vieux mammoth laineux ou une cégépienne qui offre une critique inattendue de Descartes. La réflexion philosophique n'est pas ici qu'un jeu gratuit, elle mène à des fragments d'une éthique, dont la modestie est une composante. Par exemple, en prenant appui sur la pensée de la philosophe française Marguerite Léna, ou la résumant, McEwen écrit: «Il faut semer notre petitesse et la faire croître en tant que petitesse. Face au temps, comme face au fleuve, nous serons toujours petits. Mais nous pouvons nous comprendre ainsi, avec modestie, et dès lors nous ouvrir davantage sur le monde» (p. 125-126).

La conclusion, intitulée «Philosophie pour tous», est claire: «Si un philosophe n'est pas au service des gens autour de lui, je ne crois pas qu'il fasse un travail très utile» (p. 158). Avec ce livre, McEwen est cohérent avec sa pensée: il va dans le monde, avec ses doutes, sa finitude, il réfléchit avec les autres, se place en interlocuteur plutôt qu'en autorité. Même si ce n'est pas sa prétention, *Avant je criais fort* peut très bien se présenter comme une introduction à la philosophie, une philosophie appliquée, qui peut aider à naviguer l'infinie complexité des choses, qui ne réduisent pas, bien entendu, à l'hostie de marché du travail.

François Rioux

Professeur de littérature, collège Montmorency